

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 28

Artikel: On asseimbliâie dévânt lè vôtès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193047>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mérité, pas vrai, car c'est bien la plus laide du pays.

La servante se mit à rire.

— C'est un drôle de nom, reprit-elle; mais enfin!

Le petit n'osa pas dire le contraire, et si maître Lasseur fit de gros yeux à son garçon, il ne songea pas cependant à le démentir, attachant trop peu d'importance à cette taquinerie.

Et pourtant ce nom lui resta, colporté par Charlot et répété de bouche en bouche avec cette conviction des paysans pour qui la beauté consiste à avoir, même enfant, de grandes mains solides au travail, de grands pieds solides à la marche, et le visage fortement coloré.

A ce compte-là, Adélaïde, toute menue et délicate, pauvre oiselet dont un coup de vent avait renversé le nid, devait infailliblement passer pour laide.

Elle ne s'en plaignit pas d'ailleurs. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Sa bonne petite nature ne se révolta pas, et lorsque ce garnement de Charlot, plus méchant, certes, que ne le croyait son père, ameutait parfois ses camarades contre elle et que, tous ensemble, ils venaient la surprendre dans le pâtis et lui criaient: « Oh! la laide! oh! la laide! » elle ne se fâchait même pas.

Au fond, elle en souffrait, mais, déjà fière, ne se plaignait jamais.

Le bonhomme Lasseur était content d'elle. Même il la trouvait toujours si douce et si prévenante pour lui, qu'il s'attachait à elle, inconsciemment, sans peut-être s'en apercevoir, si bien que, par la suite, il se montra de plus en plus sévère avec Charlot, lorsqu'il l'ennuyait et qu'il le corrigea dur, tout grand garçon qu'il devenait.

Malheureusement, le résultat de ces corrections fut absolument contraire à ce qu'il espérait, car Charlot, se gardant bien désormais d'agir devant lui, se rattrappa en cachette, se vengeant doublement sur la fillette des taloches et des humiliations subies pour elle.

Une sorte de jalousie le mordit au cœur et plus son père manifesta d'intérêt à Laïde, plus il chercha les occasions de la tourmenter. Il ne l'avait jamais aimée, il se mit à la détester.

Ah! son père la soutenait contre lui, et, non seulement son père, mais les bonnes âmes du village rendant maintenant justice à sa vaillantise d'autant plus méritoire que la petite conservait toujours son *chéti* corps, c'est-à-dire ses apparences frêles.

Le temps passa.

Adélaïde avait maintenant près de quatorze ans et Charlot qui en avait bien dix-sept, était un grand et robuste garçon qui aidait parfois le fermier aux travaux des champs, mais qui musait plus souvent qu'à son tour.

« Parresseux comme un loir, et mauvais comme une teigne, voilà le fils Lasseur, » se répétait-on entre soi, mais tout bas, afin que cela n'arrivât point aux oreilles du fermier qu'on aimait et estimait.

Oh, oui! Charlot était mauvais et personne ne le savait mieux que la pauvre Laïde, envers qui il se montrait paternelle devant son père, mais qu'il malmenait chaque fois qu'il pouvait la trouver seule.

— Tu me revaudras ça, *la Laïde!* lui cria-t-il plein de rage, un jour où son père, témoin d'un acte de brutalité, lui envoya une bour-

rade sans crier gare. Tu me revaudras ça, je te le jure!

Chose singulière, elle ne le craignait pas, et cette menace ne troubla en rien la quiétude de son esprit.

Travaillant du matin au soir, soit en aidant la servante à la ferme, soit en conduisant paître le bétail, elle finit même par l'oublier le plus complètement du monde.

(A suivre)..

On asseimbiâie dévânt lê vôtès.

L'est pe ési dè trovâ à derè su cein que lè z'autrès dzeins font que dè bin fèrè sè-mémo.

Et portant dâi iadzo lo seimbiè pas. Quand on va âo prédzo et qu'on ôt lo menistrè débliottâ se n'affèrè sein quequelhi, seimbiè que n'ia qu'à. Mâ essiyi vâi dè montâ su la chère! Vo feriâ on galé coco lé d'amont. Et po fèrè dâi discou, c'est lo mémo diablo; s'on a pas dè la cabosse âo bin dâo toupet, bouna tapetta, prâo niaffe, et oquié à derè, faut pas s'èin méelliâ.

Ai derrairès vôtès po noumâ lè grands conseillers, lài avâi z'u on asseimbiâie on part dè dzo dévânt, po savâi quoui on volliâvont mettrè. Y'ein a que volliâvont revôtâ po lo vilhio conseiller; mâ y'ein a dâi z'autro que ne volliâvont pas, que portant c'étaï on brâvo citoyein qu'avâi adé fé honneu âo sacllio, que l'arâi éta mau fé dé pas lo renonmâ. Yé sé bin qu'on lâi reprodzivè dè ne pas pipâ lo mot dein lè tenâbliès dâo Grand Conset; mâ n'ia pas fautâ dè djazâ coumeint 'na fenna po ètrè bon conseiller; et quand volliâvè oquié, subliâvè dou mots à l'orolhie à n'on conseiller d'Etat, et tot étaï de. L'avâi grand bré quand bin ne menâvè pas lo mor coumeint onna tabousse.

Cilliâo que ne volliâvont pas revôtâ por li, volliâvont mettrè conseiller on djeino coo, bin boun'einfant, s'on vâo, et que n'est pas dè mépresi; mâ cein arâi éta on affront po lo vilhio. Assebin quand cein ein est venu dè décidâ s'on votèrâi po lo dzouveno compagnon, ion dè sè z'amis, cé qu'avâi fé coumandâ l'asseimbiâie et que s'étaï démenâ coumeint on diablo lè dzo dévânt po fèrè votâ por li, a volliu demandâ la parola po recoumandâ l'affèrè; mâ quand lo pourro bougro a z'u de: chers concitoyeins! et que l'a vu que ti lè z'autro lo vouâitvont, l'a z'u onna gruletta dâo diablo; l'a coumeinci à crotsi; s'est eimbrellicoquâ, et tandi que borbottâvè cauquiès mots sein trâo savâi cein que desâi, on bon vilhio, qu'étaï furieux dè cein qu'on volliâvè dégomâ se n'ami lo conseiller, lâi criè du lo fond de la tsambra:

— Dis-vâi, blianc bet, dévânt dè coumeinci, t'ariâ du mola ta rèsse!

Ma fâi, quand l'a cein oiù et que l'a vu rirè lè dzeins, lo gaillâ, qu'étaï on

fier-bocon, a z'u lo subliet copâ franc, s'est rachetâ rodzo coumeint on pavot, et sè z'amis qu'aviont decidâ dè criâ *bravo!* après son discou po fèrè à vairè que tsacon volliâvè votâ coumeint li, se sont trovâ couions coumeint on renâ que sè sarâi laissi preindrè pè 'na dzenelhie, et po ne pas s'exposâ à 'na novalla recaffâie, sont resta mouets coumeint dâi toupenès, et ein fin finala on a decidâ dè revôtâ po lo vilhio conseiller, qu'a été renonmâ.

N'ia rein, po vo z'apliati on hommo, coumeint onna rizarda su son compto!

Aux époux.

Un bel exemple à suivre.

Chacun connaît les inséparables, les plus douces, les plus gracieuses et les plus jolies des perruches. — Messieurs les maris, et vous, vertueuses épouses, écoutez ce que M. Fulbert Dumonteil, l'un des spirituels chroniqueurs du journal *La France*, dit de ces charmants oiseaux.

Les inséparables portent un habit vert et, sur leur gentille tête, si fine, si éveillée, une calotte de pourpre. Il y a des émeraudes sur leurs ailes et des flammes dans leurs yeux. La tenue est discrète et l'air souvent mélancolique. Leur ramage est un murmure, léger gazouillement d'amour. S'ils parlent tout bas, c'est qu'ils s'aiment. Leur mérite, ce n'est, à vrai dire, ni leur ramage ni leur plumage, c'est leur fidélité. Ils se rencontrent, s'unissent, ne se quittent plus.

Sa fidélité est autrement touchante et sincère que celle d'une veuve du Malabar. Quand une inséparable a perdu son époux, elle n'a pas besoin d'allumer un bûcher: sa douleur la consume et la tue. Elle cherche, elle appelle son ami, répète sur un ton triste et doux la chanson d'amour qu'ils murmuraient ensemble, languit et meurt. Son veuvage, c'est son trépas.

Parfois, on s'ingénie à la consoler, on essaye d'égayer son deuil, de tromper sa douleur. A sa cage dorée, qu'ombrage un palmier d'appartement, on suspend un miroir, dans lequel son petit œil attristé croit voir tout à coup le compagnon qu'elle a perdu. Eblouie par ce doux mirage, elle redresse sa jolie tête coiffée de rouge, agite son aile verte, toute frémissante, et gazouille un air joyeux, chant d'amour.

Le cou tendu, penchant la tête, aux écoutes, elle attend qu'une voix tendre et connue lui réponde. Mais elle est bien courte, cette illusion du regard et du cœur. Bientôt la pauvre veuve s'aperçoit que ce n'est là qu'une décevante image. Son époux ne chante pas, et quand ils se trouvent bec à bec, aile contre aile, il reste immobile et muet,